

# Une chansonnette : [suite]

Autor(en): **R., Olympia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 31

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210593>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LOCUTIONS VAUDOISES

**M**ONSIEUR le professeur Ernest Lugin a publié dans plusieurs numéros de la *Gazette de Lausanne* d'intéressants articles sur les *locutions vaudoises*. Voici un petit extrait, bien vaudois, de son dernier article :

« Lorsque la ménagère campagnarde *fait au four* — c'est l'expression dont on se sert pour aller cuire le pain et les tartes (que nous dénommons *gâteaux* — *Réd.*) au four communal — elle serait bien embarrassée parfois de se mettre d'accord avec le dictionnaire de l'Académie pour nommer congruement les ustensiles dont elle se sert et les rustiques pâtisseries de sa confection. Elle mettra la pâte du pain dans des *copons* (sébiles) (ou dit aussi *bénons* en vaudois — *Réd.*) en bois, en osier ou en paille tressée, et roulera ses tartes sur une *foncière* (on dit plus souvent *foncet* — *Réd.*) avant de les couvrir de fruits sur la *feuille à gâteaux*, avec accompagnement de jus sucré et parfumé. Avec la même pâte du pain, elle fera des *plates*, des *taillés*, des *figaces* (ce mot se dit à La Côte et vient de Genève — *Réd.*), des *bucelles* ou des *viens* (Kuchen), et si c'est jour de fête, elle pétrira des *gâteaux levés* avec du lait, du beurre, des œufs, du sucre et du jus de citron. Elle placera le tout dans une grande corbeille, les pâtisseries délicates au-dessus, et prendra le chemin du four, le précieux fardeau sur sa tête, que protège une sorte de manchon plat qui s'appelle une *torche*. Arrivée à destination, la paysanne déposera sa charge sur la *panière*, longue table bordant le mur, et attendra le moment de l'enfournement, se gardant bien de se trouver sur le passage du fournier, peu galant ou de mauvaise humeur, qui rentre avec l'*écové* (écouvillon) et va balayer le four (ajoutons : non sans avoir préalablement enlevé le charbon avec le *racle* (racleir) *Réd.*). »

M. Lugin oublie de dire qu'avant de commencer les opérations, la ménagère avait *déronné* le four et que pour finir sa *fournée* elle avait cuit des miches de *remolon*.

*Déronner* un four est un verbe usité dans la Broie et le Jorat, qui signifie chauffer le four après refroidissement prolongé de celui-ci. On voit dans ce mot une vague ressemblance avec le terme « désenrhumer ». Quand on veut se désenrhumer, on se réchauffe *intus* et *extra*. On devine l'analogie.

La ménagère n'aime pas faire au four en premier, parce qu'il faut beaucoup de bois pour le chauffer, tandis que les personnes qui cuisent ensuite leur pain trouvent un four tiède (*déronné*) qui redevient rapidement chaud avec relativement peu de combustible.

Le *remolon* est une farine de qualité très inférieure, renfermant beaucoup de son, ou plutôt un son renfermant très peu de farine et qui sert à faire des miches que l'on donne à manger aux chevaux.

**Conseil.** — *Madame* (une adorable brune), à son mari : — Cette eau capillaire qui devait teindre ma chevelure en blond est une mauvaise drogue, tous mes cheveux tombent.

*Monsieur* (gravement) : — Il faut toujours se méfier de l'eau qui dore.

**Coquille.** — Dans une de nos petites villes, la société artistique de l'endroit avait mis à l'étude une pièce très ancienne qui ne figure plus guère au répertoire, mais à l'audition de laquelle nos arrières-grand-mères mouillèrent, dit-on, plus d'un mouchoir de poche. Cette pièce a pour titre : « L'amour filial ou la jambe de bois ».

Quand les affiches apparurent sur les murs de la petite ville, stupéfaction générale. L'imprimeur avait mis : « La jambe filiale ou l'amour de bois ».

## L'ACCIDENT

## SCÈNE I

Un bureau de rédaction. Un reporter tranquillement occupé à picorer des informations dans un gros tas de journaux. Soudain la sonnette du téléphone retentit.

La Sonnette. — Drelin-drelin-drelin.

Le reporter (*se précipitant à l'appareil*). — Allo! Allo! Voilà la rédaction de l'*Eclaireur*.

Une voix lointaine. — Vous ajouterez à la commande une demi-livre de cornichons, s'il vous plaît.

Autre voix lointaine. — A ce soir, chéri. C'est entendu, 9 h. 40. Je serai à la gare (*bruit de balais*).

La demoiselle du téléphone (*gracieuse*). — Vous avez terminé?

Le reporter (*furieux*). — Non!

Le monsieur qui a téléphoné. — Je voudrais la rédaction de l'*Eclaireur*, n° 36,489.

Le reporter. — Mais vous l'avez, la rédaction de l'*Eclaireur*. Voyons, qu'y a-t-il? Que désirez-vous?

Le monsieur. — Grave accident rue des Chapiteaux. Un cheval emballé, un homme grièvement blessé...

Le reporter. — Merci, j'y cours.

La Sonnette (*philosophique*). — Drelin... drelin... drelin...

## SCÈNE II

Rue des Chapiteaux. Immense attroupement autour d'un char dont les limonnières sont brisées. On cuse, on discute, on gesticule. Le reporter arrive tout essouffé et se faufile dans les rangs des curieux.

Le reporter (*faisant sa sainte Nitouche*). — Saperlotte, en voilà de la casse!

Un curieux. — L'étonnant, c'est qu'il n'y en ait pas davantage!

Le reporter. — Mais, au fait, d'où venait-il donc, cet attelage?

Un curieux. — Ah! J'aimé, je ne sais pas, moi. J'étais là, à causer sur le trottoir avec belle-maman... une belle-mère idéale, oui monsieur... Tout à coup, j'entends un bruit pareil au fracas du tonnerre. Je me retourne, belle-maman en fait autant... Trop tard, hélas! pour conjurer la catastrophe. Le cheval venait de s'écraser contre le mur...

Autre curieux. — Mais non, pas contre le mur! Il s'est jeté contre un véhicule qui arrivait en sens inverse...

Troisième curieux. — Erreur, cher monsieur! L'épicière, qui était sur le pas de sa porte et qui a assisté à toute la scène, vient de me dire que le cheval s'est abattu contre la bordure du trottoir.

Le reporter (*se précipitant chez l'épicière*). — Bonjour, madame, donnez-moi donc un cigare, s'il vous plaît. (*Il enfamme une allumette*.) Mâtin, vous en faites de belles dans le quartier!

L'épicière. — Ne m'en parlez pas, j'en suis encore toute frissonnante...

Le reporter. — Vous avez assisté à l'accident?

L'épicière. — Si j'ai assisté à l'accident? Certes, monsieur! Tenez, j'étais là en train de servir un livre de café rôti à Mme Beaupignol. Soudain, j'entends un grondement sinistre. Je regarde Mme Beaupignol, Mme Beaupignol me regarde!...

Le reporter (*à part, exaspéré*). — Mais, vas-y donc!

L'épicière. — Bref, j'achève de peser mon café — la clientèle avant tout, pas vrai! — lorsque le cheval arrive au triple galop et s'élançe...

Le reporter. — Contre le mur?

L'épicière. — Ah! non, pas contre le mur, contre le marronnier...

Le reporter (*à bout de forces*). — Contre le marronnier!!! Ah! l'animal!... Et il y avait sans doute quelqu'un sur le char?

L'épicière. — S'il y avait quelqu'un sur le char?

Le reporter. — Oui!

L'épicière. — Ça, je l'ignore. Mais une chose certaine, c'est qu'il n'en mène pas large...

Le reporter. — Qui?

L'épicière. — L'homme, pardi!

Le reporter. — L'homme qui se trouvait sur le char?

L'épicière. — Probable! Et puis, vous savez, s'il vous faut des détails précis, vous les trouverez ce soir, dans l'*Eclaireur*. C'est un journal généralement très bien informé...

Le reporter. — Merci bien! Au revoir, madame! Mes compliments à monsieur votre mari! (*A part*.) Et dire qu'il est encore des gens pour oser faire de l'Histoire! J'en suis à me demander si, dans le paradisiaque jardin d'Éden, ce fut bien Eve qui cueillit la pomme!

M.-E. T.

**Pauvres gens!** — Aux manœuvres, les médecins militaires font des exercices avec blessés supposés. Ceux-ci tuent le temps, à l'ombre d'une haie, en faisant une partie de cartes.

Une brave paysanne s'approche et, voyant tous ces soldats affublés de pansements variés, s'écrie :

— Pauvres gens! ils sont tous blessés.

— Hélas! oui, bonne femme, réplique un infirmier; et voyez, voici le plus malade : on vient de lui couper le manillon.

**Sur les dents.** — Un avocat plaideait contre un dentiste :

— Messieurs, dit-il en commençant, il me sera facile de résumer les débats. On devait nous mettre pour cinq cents francs de *dents*, et on nous a mis *dedans* pour cinq cents francs. Voilà toute la cause.

## FEUILLETON

## UNE CHANSONNETTE

par M<sup>lle</sup> OLYMPIA-R.

## III

**C**ETTE même nuit, M. Marbert la passait dans l'express qui le ramenait aux bords du Léman; il fermait les yeux et sa fiancée lui apparaissait dans une douce vision, assise à sa place accoutumée près de la fenêtre, dans le petit salon où il venait rendre visite, sa taille élégante s'inclinait légèrement sur son métier à broder, le soleil jetait des reflets d'or dans la riche torsade de sa chevelure, puis il la voyait aussi, ses doigts lassés, repoussant l'ouvrage avec cette grâce languissante qui lui était propre, son regard rêveur se perdait à l'horizon bleu... Oh! ces yeux, comme il les aimait, involontairement ils lui rappelaient la mer au bord de laquelle il avait passé son enfance; ils en avaient la couleur changeante et la profondeur. — « On la croit nulle, se disait M. Marbert, et moi je devine mille choses en elle, toutes les promesses du printemps ensevelies sous une couche de neige, sa mère l'a glacée, mais vienne un rayon de soleil brillant et chaud et il se fera en elle une éclosion délicieuse. » Et il rêvait d'opérer, lui, cette merveilleuse transformation. — « Elle ne m'aime pas encore, se disait-il, mais du moins son cœur est libre et elle m'aimera lorsque doucement, tout doucement, je l'aurai révélée à elle-même ».

Dans la journée, M. Marbert vint à la villa des Roses. Mme Reval s'ingéniait à être aussi aimable avec son hôte que le lui permettait sa nature peu accueillante.

— On dit que vous avez une fort belle voix, monsieur, dit-elle. Ne voulez-vous pas nous faire le plaisir de nous chanter quelque chose?

Hélas, brisée de nouveau par la violence inaccoutumée de la crise de la nuit, semblait retombée dans une suprême indifférence et comptait assidû-

ment les points de sa broderie. M. Marbert se leva et se mit au piano, il n'avait pas l'habitude de se faire prier.

— Connaissez-vous, madame, demanda-t-il, une petite chansonnette intitulée : « Pauvre Jacques ! »

— Elle est très jolie et j'aime beaucoup à l'entendre, répondit Mme Reval.

Certes, Hélène la connaissait aussi cette chansonnette ; que de fois elle se l'était fait répéter par son cousin Raoul ! et elle se disait : « M. Marbert, chanter cet air si vif, si gai ! comment s'en tirera-t-il ? »

Mieux qu'elle ne le pensait, car M. Marbert possédait une belle voix de baryton, vibrante et bien cultivée. Chose étrange ! cet air *si vif, si gai*, il ne le chantait pas comme tout le monde : sous les notes badines, on sentait palpiter une plainte qui allait s'accroissant de plus en plus jusqu'au cri de désespoir. Hélène aimait passionnément la musique ; elle avait laissé glisser à terre sa tapisserie et, distraite un moment de ses peines, écoutait cette mélodie si connue et qu'elle croyait entendre pour la première fois. « Oh ! oui, c'est bien cela, se disait-elle tout agitée, comment ne l'avais-je pas deviné ! Sous l'humour enjouée de cette chansonnette se cache un drame intime et douloureux, qu'il chantait bien ! qu'il chantait vrai ! »

Elle s'avouait tout cela involontairement, puis, soudain, elle s'en voulut : Que lui importait M. Marbert ? il ne devait jamais être pour elle qu'un indifférent. Elle cherchait à détruire l'impression favorable qu'il venait de produire sur elle en taxant d'affectation ridicule cette idée de chanter autrement que tout le monde, de prêter à cette simple mélodie un sens auquel ni le poète, ni le compositeur n'avaient peut-être même songé ! Mais, en dépit de tous ses efforts, Hélène ne réussissait pas à s'étourdir par ces raisons qu'elle sentait mauvaises. Quand M. Marbert s'approcha d'elle, son agitation allait croissant et volontiers, elle, si timide, si indifférente, lui aurait jeté à la face qu'il était le plus odieux des hommes.

— Vous êtes-vous bien amusée, pendant mon absence, mademoiselle ? demanda-t-il.

Elle, dont la voix était toujours calme en lui parlant, répondit avec une dureté étrange :

— Je passais la moitié de la journée auprès de ma cousine qui est mourante, monsieur.

— Et j'ai chanté ! fit-il... ô j'ignorais... croyez-le bien... pardon.

Il balbutiait, tandis qu'une rougeur pénible montait jusqu'à son front. La grande glace en face lui renvoyait son image : ce nouveau prince de contes de fées qui devait réveiller l'âme endormie dans cette charmante statue comme la Belle-au-Bois-Dormant dans son château princier, il se vit l'air gauche, ridicule, la taille lourde, les yeux cernés par de longues veilles laborieuses, la barbe et les cheveux grisonnants, et il éprouva une souffrance de damné ; pendant plusieurs jours il fut en proie à un affreux désespoir.

### III

Chez Hélène, il se passait un phénomène psychologique singulier. Jusqu'à l'événement de la chansonnette de *Pauvre Jacques*, elle n'avait jamais vu en M. Marbert que l'instrument aveugle de son malheur ; elle se prit dès lors à songer beaucoup à lui ; il est vrai que ce n'était que pour le railler intérieurement de la manière la plus impitoyable. Tantôt elle le tournait en ridicule parce qu'il chantait des mélodies sentimentales et était capable de rougir et de balbutier à l'occasion comme une pensionnaire, tantôt au contraire elle se riait de son extérieur grave, de son grand air de dignité ; tout, jusqu'à ce nom antique de Blaise, chargé de la poussière des siècles, lui fournissait matière à raillerie.

Quand M. Marbert venait rendre visite à la villa des Roses, Hélène se refusait parfois obstinément à le voir ; d'autres fois, au contraire, elle venait d'elle-même prendre sa place auprès de la fenêtre et ne perdait pas une seule de ses paroles pour s'en égayer ensuite dans la solitude. Un jour, il avait parlé en artiste et en poète de Venise, de ses gondoles mystérieuses glissant sur l'eau bleue des canaux, des sombres cachots des palais des doges ; Hélène, en apparence tout absorbée par sa tapisserie, l'écoutait en frissonnant délicieusement ; pendant plusieurs jours elle ne rêva que de Venise. — « Il fallait rendre cette justice à M. Marbert, se disait-elle, qu'il était né pour écrire des histoires de croquemitaines. » Ce fut du reste le dernier trait

satirique qu'elle lui décocha secrètement. Désormais, durant ces longs entretiens où il chargeait pour elle sa palette des couleurs les plus tendres ou les plus éclatantes, Hélène ne feignait plus de n'être point attentive et souvent son regard chargé de rêverie s'égarait jusqu'à lui. Elle ne pouvait plus désormais se dire qu'il lui était indifférent ; la chansonnette de *Pauvre Jacques* avait définitivement brisé le charme des plus longues heures de vide et d'ennui : sa pensée était sans cesse délicieusement occupée si ce n'est par M. Marbert lui-même, du moins par tout ce qu'elle avait appris de lui et qu'elle s'était peu à peu assimilé d'une manière inconsciente.

La crise que les médecins avaient tant redoutée pour Marguerite lui avait au contraire été salutaire. Sa santé se rétablissait de jour en jour, le bonheur transfigurait Julien, et Hélène, arrachée insensiblement à sa fatale apathie, se sentait plus heureuse de vivre ! Julien, délivré de ses soucis à l'égard de sa fiancée, passait avec M. Marbert la majeure partie du temps ; il nourrissait pour son futur beau-frère une amitié basée sur la plus profonde estime.

— Je compte épouser très prochainement Marguerite, puis nous partirons pour l'Afrique où le devoir me rappelle, dit un jour Julien. Il faudra donc bientôt te quitter, petite sœur, mais je ne crains rien pour toi, car tu as choisi pour compagnon de la vie le plus noble cœur qui existe.

Hélène s'avouait tout bas que son frère n'avait pas tort, mais qu'il se trompait en croyant qu'elle l'avait librement choisi !

Pendant ce temps, où se trouvait M. Raoul ? Il s'était dit que sa position devenait critique, que les choses n'en pouvaient rester là, qu'il fallait à tout prix pousser sa cousine à l'action. Dans ce but, il entreprit un long voyage, espérant que durant l'absence le cœur d'Hélène languirait, qu'elle sentirait qu'elle ne pouvait vivre sans lui et qu'enfin le désespoir lui donnerait le courage de braver la volonté de sa mère. Après avoir couru le monde pendant deux mois, les vacances de M. Raoul touchant à leur fin, il fallut qu'il se décidât à retourner sur les rives du Léman.

A peine arrivé à la villa des Lys, prit-il le temps de saluer sa mère et sa sœur et il se rendit aussitôt chez Mme Reval, monté sur un fringant coursier pour mettre complètement sa cousine sous le charme de sa grâce chevaleresque.

(A suivre).

**Ressouvenirs.** — Un jeune avocat sans causes avait été jadis épris d'une coquette jeune fille et, pauvre ver amoureux d'une étoile, avait eu la douleur de se voir éconduit.

Quinze ans après, le hasard mit notre juriste en présence d'une dame mûre et fardée : son caprice d'antan.

— Je fus jadis votre soupirant, madame.

— Vous croyez, répondit la dame mûre, toujours désdaigneuse. N'était-ce pas un de vos frères ?

Vexé et fâché, l'avocat répliqua :

— Non, c'était plutôt mon grand-père !

**C'est pour rien.** — *Le médecin* : — Votre nez est perdu, il faut l'amputer.

*Le patient* : — Diable ! c'est qu'il m'en coûte beaucoup de m'en séparer.

*Le médecin* : — Oh ! pas autant que vous le croyez, je vous ferai cette opération pour deux cents francs.

**Tu frouilles.** — Pour éprouver la générosité de Marius, son papa lui donne un gâteau, puis lui en demande la moitié.

Marius consent au partage et assiste avec stupeur à la disparition du morceau dans la bouche du papa. Il pleure.

— Tu pleures... Alors pourquoi me l'as-tu donné ? interroge le papa.

— Je croyais, riposte Marius sanglotant... je croyais que c'était pour voir si j'avais bon cœur...

### QUESTION IMPORTUNE

UN journal espagnol a posé dernièrement cette question :

« Jusqu'à quel âge les hommes peuvent-ils se dire jeunes ? »

Il a reçu plusieurs réponses, qui, presque toutes, se basent sur la seule appréciation de la femme. C'est l'effet que nous produisons sur le sexe aimable qui est le baromètre de notre âge.

Le journal a donné la prime à la réponse que voici : « L'homme est jeune tant qu'il inspire à la femme des sentiments de jalousie ».

Au nombre des autres réponses données, on peut signaler les suivantes :

« J'ai reconnu que j'étais devenu vieux quand les femmes accueillent mes déclarations d'amour comme des compliments ; auparavant elles prenaient mes compliments pour des déclarations d'amour ».

« Les hommes sont jeunes tant qu'ils peuvent faire les amoureux sans être ridicules ».

« L'homme commence à vieillir huit jours après son mariage ».

« Les hommes sont comme les habits : leur durée dépend de la manière dont on les maintient ».

« Si la fille vous sourit et que la mère fronce les sourcils, vous êtes jeune. Si c'est le contraire, vous êtes vieux ».

Il se faut bien garder, certes, de contester la valeur, en pareil domaine, des appréciations féminines. Personne, mieux que la femme, ne peut bien juger du degré de la jeunesse masculine ou de la disparition de celle-ci.

Il semble, cependant, qu'il est un autre témoignage qui mérite aussi quelque crédit. Ce témoignage, l'homme le trouve en lui-même.

L'homme est jeune, vraiment jeune, tant qu'il ne se préoccupe pas de son âge. Du jour où, ne fût-ce même qu'en son for intérieur, il se demande s'il est ou non encore jeune, il confine à l'âge où l'on commence à ne l'être plus.

La jeunesse, en somme, ne réside-t-elle pas dans l'insouciance de l'homme quant à la fuite des années ?

Gambetta disait, parlant de la question d'Alsace-Lorraine : « Il y faut penser toujours et n'en parler jamais ! » Touchant la question d'âge, il ne faut y penser, ni en parler jamais ! Qu'en dites-vous, Mesdames ?

**Enfantines.** — Grand-mère prépare du gâteau aux groseilles. Pierrot la regarde faire en se passant la langue sur les lèvres.

— Dis, grand-maman, moi veux aussi du gâteau aux oreilles.

\*\*\*

Riri, qui aime beaucoup les militaires, est allé à Morges avec son père un jour de mobilisation. A mesure qu'il les voit passer, il désigne tous les soldats, suivant l'arme à laquelle ils appartiennent : « Ça, c'est un artilleur ; ça, c'est un dragon ; ça, c'est un tringlot ; ça, c'est un infirmier, etc. »

Passé un fantassin :

— Ça, c'est un fusicien ! dit Riri, tout fier de son savoir.

**Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs,** faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.